

GRATTOIR FAIT D'UNE LAME SEMI-CIRCULAIRE DE MÉTAL ET D'UNE POIGNÉE DE BOIS CLOUÉE (1965). MISTASSINI, QUÉBEC. Royal Ontario Museum, Toronto. Photographié en 1980 par Carole Lévesque et Mauro Peressini avec la permission du Musée.



INTRODUCTION

La nature du changement social et du contact interculturel devient centrale dans toute tentative de présenter une histoire de la baie James qui soit autre chose que celle des marchands de fourrures. Bien que de nombreuses transformations aient caractérisé la technologie, l'organisation sociale et l'organisation économique des groupes autochtones de cette région depuis la lointaine préhistoire, on a longtemps eu tendance à oublier qu'à partir du XVII^e siècle, les Cris¹ ont continué de constituer des groupes socialement et économiquement spécifiques et qu'à ce titre ils ont connu des changements liés autant à des facteurs endogènes qu'à des facteurs exogènes. Il n'est pas surprenant dans ce contexte que la littérature documentant l'histoire des Cris ait souvent mis en évidence des problématiques telles que l'acculturation, la désintégration sociale et culturelle, la dépendance des autochtones ou leur exploitation systématique de la part des commerçants. Le portrait se nuance quelque peu lorsque l'effort de reconstitution historique prend en compte la dynamique interne de ces groupes de chasseurs nomades et ce, dès le moment de la présence des Européens sur le territoire.

Dans la même optique, la période historique a longtemps été considérée à partir d'un seul continuum couvrant plus de deux siècles. Or, il semble plus pertinent d'identifier à l'intérieur de cette période plusieurs sous-périodes fort différentes. Ce faisant, il est possible de s'intéresser plus directement, et de l'intérieur, à la nature des événements qui se sont déroulés à certaines époques. Cette approche a l'avantage de ne plus considérer le développement sociétal des Cris comme tributaire d'un processus linéaire et nécessairement effervescent. Elle repose sur l'existence de paliers délimitant des périodes qui diffèrent les unes des autres, soit par la nature ou l'intensité des activités qui les caractérisent, soit par le statut et le rôle des acteurs impliqués dans ces activités. Ces paliers sont associés au commerce des fourrures, à l'évangélisation et à l'administration gouvernementale; ils se succèdent dans le temps mais s'articulent les uns aux autres et cumulent pour caractériser le processus de changement social des Cris entre la fin du XVII^e siècle et le milieu du XX^e siècle.

Il faut préciser cependant que l'effet de ces différents agents ou vecteurs de changement ne saurait être considéré de façon homogène pour l'ensemble

du territoire concerné. Les Européens et plus tard les Canadiens qui s'étaient implantés en des endroits fixes ne pouvaient pas forcément rejoindre la totalité de la population nomade. L'inverse est également vrai. Étant donné que la présence européenne a longtemps été limitée à quelques endroits sur la côte de la baie James, les groupes autochtones qui avaient régulièrement et facilement accès à ces lieux durent composer avec le changement plus tôt et souvent à un degré d'intensité supérieur à celui des populations de l'intérieur. En gardant à l'esprit cet état de fait, ce texte cherche à démontrer, d'une part, que l'originalité de la structure organisationnelle des Cris de la baie James réside dans sa capacité à intégrer les changements et, de l'autre, que le changement social et économique répond à une dynamique de complémentarité entre les autochtones et les Euro-Canadiens du XVII^e siècle au XIX^e siècle et à une dynamique de nécessité au XX^e siècle.

LE PEUPEMENT, LES PREMIERS GROUPES DE CHASSEURS, LA RENCONTRE AVEC LES EUROPÉENS

À l'échelle de l'humanité, la présence humaine sur le territoire de la baie James est relativement récente. Le retrait définitif des glaciers se situe vers 6500 à 7000-AA (avant aujourd'hui) tandis que le couvert végétal apparaît vers 6000 à 6500 AA. La faune terrestre se compose alors principalement de mammifères tels que le castor et le caribou. Parallèlement au développement des conditions environnementales nécessaires au peuplement humain, les premiers groupes de chasseurs amérindiens, provenant probablement du sud et de l'ouest, font leur entrée dans la région, d'abord lors de chasses saisonnières, ensuite pour s'y installer de manière permanente. Cette présence a sans doute connu d'importantes fluctuations au cours des siècles, étant donné les difficiles conditions

du milieu, mais il est possible qu'elle ait été continue durant toute la période préhistorique (Administration régionale crie, 1985-; Martijn et Rogers, 1969).

Cette période se caractérise par une économie de subsistance basée sur la chasse aux petits et aux gros mammifères terrestres, la pêche et la cueillette saisonnière. Les groupes de chasseurs parcourent, suivant un cycle annuel, de vastes étendues de territoire à la recherche de leur nourriture, et la disponibilité du gibier, selon la période de l'année, conditionne leur diète. Le caribou et le poisson sont sans doute leurs principales sources de nourriture qu'ils complètent avec d'autres espèces comme le castor, l'ours, le lièvre, le porc-épic, les oiseaux aquatiques et les petits fruits (Laliberté, 1978).

Des ressources naturelles végétales, animales et minérales, ces chasseurs et leurs familles tirent la matière première pour leurs vêtements, leurs outils, leurs armes et leurs habitations. Les différentes pièces de vêtements (tuniques, manteaux, capuchons, vestes, jambières, mocassins) sont faites de préférence de peaux de castor, de lapin ou de caribou. Les outils et les armes sont relativement nombreux et répondent à des fonctions précises et à des usages spécialisés. La préparation des peaux, par exemple, requiert une série d'opérations, telles que l'écharnage, le grattage et le fumage, pour lesquelles des outils particuliers sont fabriqués avec de l'os, du tendon, de l'andouiller, du bois ou de la pierre. Selon les saisons, les canots

et les toboggans permettent le transport des biens et des personnes, mais tout au long de l'année la marche (en raquettes lorsque le couvert de neige le permet) demeure la façon la plus courante de se déplacer d'un camp à un autre, d'un lieu de rassemblement à un autre. Les habitations sont principalement fabriquées de bois et de peau-; de forme conique (tipi), elles logent préférentiellement la famille nucléaire, mais de forme sphérique elles peuvent accueillir un plus grand nombre de personnes (Lévesque, 1986).

L'unité sociale de base est le groupe de chasse (Morantz, 1984). À la fois unité de production et de consommation, ce groupe formé de trois ou quatre familles apparentées ou amies est aussi une unité de résidence (on l'appelle d'ailleurs groupe coresidentiel). L'appartenance à ce groupe, qui peut compter de 15 à 25 personnes, est une sécurité pour l'individu dont la survie dans des conditions environnementales sévères n'est jamais acquise. Le groupe de chasse exploite une portion de territoire à l'intérieur d'un territoire plus vaste, généralement le bassin versant d'une rivière, qu'il partage avec d'autres groupes de chasse liés à une même bande, celle-ci constituant alors l'unité sociale la plus inclusive. La bande peut regrouper une centaine de personnes que des liens consanguins ou d'affinité réunissent (Rogers, 1969). Elle se forme de préférence lors de rassemblements estivaux qui sont l'occasion d'échanges, d'activités cérémonielles, de mariages.

Les relations entre les différents groupes de chasse du Subarctique sont flexibles, en ce sens que leurs frontières sont mouvantes-; néanmoins, à l'intérieur du groupe, l'autorité d'un leader est reconnue et respectée. Ce leader est un homme de sagesse dont les qualités sont susceptibles d'attirer un certain nombre de chasseurs désireux de se placer sous sa «-gouverne-» (Leacock, 1954). L'autorité et le savoir de ce leader, généralement un chasseur expérimenté possédant une vaste connaissance du territoire et de ses ressources, profitent à tous les autres membres du groupe (Lévesque, 1986). Il n'est pas exclu cependant qu'au sein d'un même groupe plusieurs leaders aient pu à tour de rôle assurer cette fonction (Rogers, 1969).

Il est acquis aujourd'hui que le leader n'a jamais bénéficié d'un droit de propriété sur la portion de territoire exploitée par un groupe de chasse donné. On a longtemps parlé d'un droit d'usufruit dont il aurait bénéficié et que le groupe lui aurait reconnu d'emblée, mais dans la mesure où plusieurs leaders auraient



GANT D'HOMME FAIT DE PEAU TANNÉE ET FUMÉE (PROBABLEMENT ORIGINAL). CRISPIN DÉCORÉ D'UN MOTIF FLORAL BRODÉ DE FIL DE COTON (1900). GREAT WHALE. Anglican Church Museum, GW-: 80-11. Photographié en 1980 par Carole Lévesque et Mauro Peressini avec la permission du Musée.

MINGAN EN 1947.
Office du film du Québec, 38881-47.
La réserve n'a pas encore été créée.



été par la suite associés. En effet, les préhistoriens n'ont pas l'habitude d'identifier des sites d'occupation précontact à des groupes amérindiens actuels. Ainsi, pour Chevrier (1996a-: 103), les Montagnais sont présents avec certitude à la période historique, il y a 500 ans sur la Haute-Côte-Nord et 350 ans sur la Moyenne et la Basse-Côte-Nord. Pour la période précontact, on fait plutôt référence à des grandes périodes préhistoriques (paléo indienne, archaïque, sylvicole) et à des traditions culturelles caractérisées par des outils et des gibiers types. Ainsi, à ce jour, les plus anciennes traces de peuplement amérindien dans le nord-est du Canada ont été localisées à l'extrémité est du golfe du Saint-Laurent, dans le détroit de Belle-Isle, et pourraient remonter jusqu'à près de

9-000 ans (Chevrier, 1996a-: 86, 133-; Pinal, 1998-; Tuck, 1976). Ces peuplements appartiendraient à la période paléo-indienne selon certains (Groison, 1985-; Pinal, 1998-) mais ils sont le plus souvent associés à la période de l'Archaïque ancien (Pinal, 1998-: 18) et à une tradition culturelle maritime élaborée en fonction de l'exploitation des ressources de la mer, mammifères et poissons, alors que l'intérieur du continent n'avait été que récemment libéré du glacier Wisconsin qui le recouvrait. Le retrait tardif du glacier et la présence de la mer de Champlain ont

GRUPE DE MONTAGNAIS À MINGAN EN 1947.
Office du film du Québec, 38883-47.



VISITE DU DENTISTE À LA ROMAINE AU DÉBUT DES ANNÉES 1950.
Les Innus vivent encore dans des tentes sur le site de la future réserve.
Collection Musée régional de la Côte-Nord. Fonds Pauline Laurin.

fait que la majeure partie du pays montagnais, soit le Saguenay-Lac-Saint-Jean et la Haute-Côte-Nord, a été occupée plus tardivement, soit il y a environ 7-500 ans selon Chevrier (1996a-: 90), et exploitée surtout pour ses ressources terrestres, principalement le caribou et le poisson, selon la tradition culturelle de l'Archaïque du bouclier.

Le développement de l'agriculture dans le sud-est des États-Unis puis dans la région des Grands Lacs correspond pour les préhistoriens à la période sylvicole commençant il y a environ 3-000 ans. En raison de son climat froid, le territoire des Montagnais n'a pas connu de tradition culturelle sylvicole, mais ils sont entrés en contact avec des peuples de cette tradition, en particulier les Iroquoiens, établis dans la vallée du Saint-Laurent et y pratiquant l'agriculture vers l'an 1-000 (Chevrier, 1996b-: 108), surtout pour des raisons commerciales. Ils ont conservé leurs traditions culturelles archaïques fondées sur la chasse au gros et petit gibier et sur la pêche, l'utilisation d'outils de pierre, le nomadisme et la dispersion territoriale de petits groupes d'exploitation, jusqu'à la période du contact.

NOMENCLATURE ET LOCALISATION TERRITORIALE

Dans la littérature et la cartographie historiques, de nombreux noms différents ont été utilisés pour désigner les ancêtres des personnes et communautés identifiées aujourd'hui sous le vocable montagnais ou innu. De fait, on relève pas moins de 18 noms-: pour le territoire du Saguenay-Lac-Saint-Jean-: Montagnais, Kakouchaks (ou Porcs-Epics), Piekouagamiens, Tadoussaciens, Checoutimiens, Chomonchouanistes, Nekoubanistes, Petits Mistassins et Outakouamis-; pour les territoires de la Haute-Côte-Nord et du Labrador-: Bersiamites, Papinachois, Oumamioueks, Ouchestigoueks, Chisedecs, Petits Esquimaux, Attik

Irinouetchs (ou Gens du caribou), Nitchik Irinouetchs (ou Gens de la loutre), Ounescapis (Naskapis).

Sur les cartes historiques, ces noms apparaissent et disparaissent au fil des explorations et des contacts plus poussés avec les groupes de la côte, puis de l'intérieur des terres. De façon générale, les missionnaires et les traiteurs avaient l'habitude de donner un nom différent à chacun des nouveaux groupes, appelés «-nations-», qu'ils rencontraient. Ce n'est qu'en 1732, dans une carte du père Laure, qu'émerge l'idée d'un ensemble géographique, linguistique et culturel montagnais (Carte 2) (Mailhot, 1986-: 392). Ainsi, les noms Montagnais et Kakouchaks, inscrits sur la plupart des cartes du XVII^e-siècle, disparaissent par la suite, à l'exception du premier dans les cartes du père Laure et dans une carte de 1760 (M. de B. de S., 1760). À partir des cartes de ce dernier, ils sont remplacés dans la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean par des noms plus spécifiques pouvant correspondre à des bandes locales-: Piekouagamiens, Checoutimiens, Tadoussaciens, etc.

Pour la Côte-Nord, les Bersiamites et les Chisedecs sont les premiers à apparaître sur une carte de Champlain de 1632 (Carte 3-). Par la suite viennent s'ajouter les noms des Papinachois, des Oumamioueks et des Ouchestigoueks sur des cartes de Sanson d'Abbeville (1656 et 1667), et ceux des Attik Irinouetchs et des Nitchik Irinouetchs dans les cartes du père Laure (1731 et 1732). Si dans les textes les Naskapis sont men-